Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 61 (1923)
Heft: 44

Artikel: Automne
Autor: Z., Gustave
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-218296

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 29.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

AU CAFÉ

LA salle est pleine; presque toutes les tables sont occupées.

Au billard, trois jeunes gens, qui ne font pas grand mal aux billes. Ils sont très calmes, causent fort peu, un ou deux mots par ci par là : « C'est à toi » — « Ah ! bien joué » — « J'ai pris trop bas » — Ici, ta bille ».

A une table voisine, un consommateur, isolé, suit avec intérêt la partie; de temps en temps, il hoche la tête à la vue des gaucheries des joueurs.

En face, à la même table, et également isolé, un autre consommateur paraît, lui, aussi, suivre le jeu des billes sur le drap vert, mais en réalité sa pensée est ailleurs; il songe sans doute aux vicissitudes humaines.

La table à côté est occupée par deux joueurs de jaquet. Là, c'est calme comme au billard ; on n'entend que le bruit des dés que l'on brasse dans le cornet et le choc des pions que l'on entasse. On pressent déjà que la partie finira « en douceur », que le gagnant ne sonnera pas la fanfare et que le perdant se résignera et règlera sans murmurer l'écot.

Un peu plus loin, ce sont deux joueurs d'échecs. C'est ici le temple du silence. Accoudés sur la table et la tête dans les mains, ils sont absorbés dans l'étude du coup à faire, du coup à prévoir et du coup à parer. Ils ne disent rien, ils ne se regardent pas, ils ne voient ni n'entendent rien. Parfois, seulement, ils esquissent un petit geste d'impatience quand un consommateur trop bruyant trouble par un éclat de voix leurs savants calculs. Ce ne sont certes pas des clients gênants, mais ils ne sont pas très amusants.

Autour d'une table ronde ont pris place quatre incorrigibles « jasseurs ». Ah ! là, il y a de l'animation. A eux seuls, ces quatre joueurs font plus de bruit que tous les autres consommateurs. Ils frappent de leur poing en posant leurs cartes; ils se chamaillent, les contestations pleuvent : « Vous deviez jouer le « burg ». — « Je ne l'avais pas ». — « Sans vous, je gagnerais; vous m'avez fait rentrer en carreau; c'est ce qui m'a mis dedans ! » — « Ah ! bast, on ne peut pas jouer avec vous; vous n'acceptez pas de perdre » — « Vous n'acceptez pas de perdre, il n'est pas question de ça; mais je veux perdre à bon escient » — « Ah ! bas, finissons-en. Allons, encore une partie ». — « Non, avec vous jamais ». — « Eh ! bien, c'est bon. Lydia, combien y a-t-il de ces demis; j'en ai un » — « Mais non, il y a trois demis et nous sommes quatre. Vous payez trop. D'ailleurs, monsieur a perdu; il doit payer sa part » — « Qui vous dit que je ne veux pas payer ? »

Oh ! mais le record du bruit appartient encore à la table où l'on discute politique. Mes amis, quel « chambard ! » Et l'on prétend encore que de la discussion jaillit la lumière. Une belle erreur. Et dire qu'ils s'imaginent collaborer au bien du pays. Enfin, laissons-leur-en l'illusion, heureusement que le pays ne s'en porte pas plus mal.

J. M.

L'harmonie des couleurs. — En police correctionnelle :

— Vous êtes un ivrogne et un brutal !... Vous battez votre femme... Elle est couverte de bleus !

— Mais regardez-la donc, monsieur le président. Elle est blonde comme les blés... Et le « bleu » va si bien aux blondes !...

AUTOMNE

CONNAISSEZ-VOUS l'automne, cher lecteur, l'automne en plein champ, avec ses bourrasques, ses longs soupirs, ses feuilles jaunies qui tourbillonnent au loin, ses sentiers détrempés, ses beaux couchers de soleil, pâles comme le sourire d'un malade, ses flaques d'eau dans les chemins ?... Connaissez-vous tout cela ?

Si vous avez vu toutes ces choses, vous n'y êtes certes pas resté indifférent, on les déteste ou on les aime follement.

Je suis au nombre de ceux qui les aiment, et je donnerais deux étés pour un automne. J'adore les grandes flambées, j'aime à me réfugier dans le fond de la cheminée, ayant mon chien entre mes guêtres humides. J'aime à regarder les hautes flammes qui lèchent la vieille ferraille aux dents pointues et illuminent les noires profondeurs. On entend le vent siffler dans la grange, la grande porte craquer, le chien tirer sur sa chaîne en hurlant, et malgré le bruit de la forêt qui tout près de là rugit en courbant le dos, on distingue les croassements lugubres d'une bande de corbeaux qui luttent contre la tempête. La pluie bat les petites vitres ; on songe à ceux qui sont dehors en allongeant ses jambes vers le feu; on songe aux marins, au vieux docteur conduisant son petit cabriolet dont la capote se dandine tandis que les roues enfoncent dans l'ornière et que Cocotte hennit contre le vent. On pense aux deux gendarmes dont la casquette ruisselle, on les voit morfondus, trempés, cheminant dans le sentier des vignes. On songe au chasseur attardé courant dans la bruyère, poursuivi par l'ouragan comme un criminel par le châtiment, sifflant son chien, la pauvre bête ; qui barbote dans le marais... Infortuné docteur, infortués gendarmes, infortuné chasseur !

Et tout à coup la porte s'ouvre, et le bébé s'élance en criant :

— Petit père, le dîner est servi.

Pauvre docteur ! pauvres gendarmes !...

— Qu'est-ce qu'il y a pour dîner ?

La nappe était blanche comme la neige en décembre, les couverts étincelaient sous la lampe, et la fumée du potage s'engouffrait sous l'abat-jour et voilait la flamme en répandant une bonne odeur de choux.

Pauvre docteur, pauvres gendarmes !

Les portes étaient bien closes, les rideaux soigneusement tirés, Bébé se hissait sur sa grande chaise et tendait le cou pour qu'on lui nouât sa serviette, tout en criant, les mains en l'air :

— La bonne soupe aux choux !

Et souriant en moi-même, je me disais :

— Le bambin a tous mes goûts !

La maman arrivait bientôt, et toute joyeuse, ôtant ses gants étroits :

— Il y a, je crois bien, monsieur, quelque chose que vous aimez beaucoup, me disait-elle.

Instinctivement je me retournais un peu pour voir sur le buffet la bouteille poussiéreuse de mon vieux Dôle.

Poularde et Dôle ; la Providence les créa l'un pour l'autre et ma femme ne les a jamais séparés.

— Sabre de bois ! mes enfants, qu'on est bien chez nous ! m'écriais-je en riant de bon cœur. Sabre de bois... sabre de bois !

— Pistolet de paille, ajoutait bébé, en tendant le bec au potage.

Et tout le monde éclatait de rire.

Pauvres gendarmes, pauvre docteur !

Oui, oui, j'aime beaucoup l'automne, et mon gros c héri l'aimait aussi comme moi, non pas seulement à cause du plaisir qu'il y a à se retrouver ensemble autour d'un grand beau feu, mais aussi à cause des bourrasques elles-mêmes, du vent et des feuilles mortes. Il y a un charme à affronter tout cela.

Que de fois nous avons été tous deux nous promener dans les champs, en dépit du froid et des gros nuages !

Nous étions bien couverts, chaussés de nos grosses bottes, je lui prenais la main et nous partions à l'aventure. Il avait cinq ans alors et trottait comme un homme. Grand Dieu, il y a vingt-cinq ans de cela !

Nous remontions la petite route jonchée de feuilles humides et noires ; les grands peupliers dépouillés, grisâtres, laissaient entrevoir l'horizon et l'on apercevait au loin, sous un ciel violet, lamé de bandes jaunâtres et froides, les toits de chaume affaissés et les cheminées rouges d'où s'échappaient des petits nuages bleuâtres que chassait le vent comme un furieux. Bébé sautait de joie, retenant de sa main son chapeau qui voulait s'envoler et puis me regardait de ses petits yeux brillants sous les larmes.

Ses joues étaient rouges de froid, et tout au bout de son petit nez pendait une grosse perle transparente et prête à tomber. Mais il était joyeux et nous longions les prés humides sur lesquels s'étalait la rivière débordée. Plus de roseaux, plus de nénuphar, plus de fleurettes sur les bords ! quelques vaches entrant dans l'herbe humide et paissant lentement.

Dans le fond d'un fossé, à côté d'un gros tronc de saule, deux petites filles, blotties l'une contre l'autre, sous un grand manteau qui les entortillait. Elles gardaient leurs vaches, les pieds à moitié nus dans des sabots fendus, et leurs deux petits visages transis apparaissaient sous le grand capuchon.

De temps en temps, de larges flaques d'eau où se réflétait le ciel blafard, barraient le chemin et nous restions un instant au bord de ces petits lacs, frissonnant sous la bise, à voir flotter feuilles gondolées. C'étaient les dernières, on les voyait se détacher du sommet des grands arbres, tournoyer dans l'air et se précipiter dans la flaque. Je prenais mon petit homme dans les bras et, tant bien que mal, nous passions outre. Au bord des champs brunis et vides on voyait une charrue chavirée ou une herse laissée là par hasard. Les ceps de vigne dépouillés rampaient à terre et les échalas raboteux et humides étaient réunis en gros tas.

Je me souviens qu'un jour, dans l'une de ces promenades d'automne, arrivés au haut de la colline, dans un chemin défoncé qui longe les noisetiers et mène au vieux pont, le vent se mit tout à coup en fureur. Mon chéri suffoqué s'accrochait à ma jambe et s'abritait dans le pan de mon paletot. Mon chien, de son côté, s'arc-boutant sur ses quatre pattes, la queue entre les jambes et les oreilles flottantes, me regardait aussi.

Je me retournai. L'horizon était sombre comme un fond d'église. D'immenses nuages noirs accouraient sur nous, et, de tous côtés, les arbres se penchaient en gémissant sous les torrents d'eau que chassait la bourrasque. Je n'eus que le temps d'emporter mon petit homme qui pleurait de frayeur, et j'allai me blottir contre une haie qu'abritaient un peu de vieux saules. J'ouvris mon parapluie, je m'accroupis derrière, et déboutonnant mon grand paletot, j'y fourrai mon bébé qui s'y réfugia en me serrant de bien près. Mon chien vint se mettre dans mes jambes, et bébé, ainsi abrité par ses deux amis, commença à sourire du fond de sa cachette. Je l'apercevais par une ouverture, et je lui disais :

— Petit homme, est-tu bien ?

— Oui, papa chéri.

Je sentais ses deux bras qui me serraient la taille, — j'étais plus mince qu'à l'heure qu'il est — et je voyais bien quil m'était reconnaissant de lui servir de toit. A travers l'ouverture il tendit ses petites lèvres et j'approchai les miennes.

— Ect-ce qu'il pleut encore dehors, petit père?

— Voilà que c'est bientôt fini, mon camarade.

— Déjà ! j'étais si bien dans toi.

Comme tout cela vous reste au cœur, c'est peut-être niaiserie que de raconter ces petits bonheurs-là, mais qu'il est doux de s'en souvenir !

Nous rentrâmes à la maison, crottés comme des barbets, et nous fûmes grondés d'importance. Mais quand le soir fut venu, que Bébé fut couché, et que j'allai l'embrasser et le chatouiller un peu, c'était notre habitude, il m'entoura le cou de ses deux bras et me dit dans l'oreille :

— Quand il pleuvra, nous irons encore, dis ?

Gustave Z.

Laissons dormir. — Ne crie pas si fort, ma petite Lise, ta maman dort. Le bon Dieu lui a envoyé cette nuit une petite sœur pour toi.

— Alors ne réveillons pas maman, elle aura une surprise.

A l'école. — Un professeur demande à une petite fille :

— Pouvez-vous me nommer un mammifère qui n'ait pas de dents ?

La petite fille vivement :

— Oh ! oui, monsieur.

— Citez-moi un exemple ?

— Il y a ma grand'mère.